HAL
open science

Actualité et transformation du concept d'exploitation. L'exemple du " travail numérique "

Stéphane Haber

▶ To cite this version:

Stéphane Haber. Actualité et transformation du concept d'exploitation. L'exemple du " travail numérique ". Actuel Marx, 2018, n°63, pp.70 - 85. 10.3917/amx.063.0070 . hal-04357589

HAL Id: hal-04357589

https://hal.parisnanterre.fr/hal-04357589v1

Submitted on 28 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

ACTUALITÉ ET TRANSFORMATION DU CONCEPT D'EXPLOITATION. L'EXEMPLE DU « TRAVAIL NUMÉRIQUE »

Stéphane Haber

Presses Universitaires de France | « Actuel Marx »

2018/1 n° 63 | pages 70 à 85

ISSN 0994-4524
ISBN 9782130801870

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2018-1-page-70.htm

Pour citer cet article :

Stéphane Haber, Actualité et transformation du concept d'exploitation. L'exemple du « travail numérique » , *Actuel Marx* 2018/1 (n° 63), p. 70-85.
DOI 10.3917/amx.063.0070

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.
© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

ACTUALITÉ ET TRANSFORMATION DU CONCEPT D'EXPLOITATION. L'EXEMPLE DU « TRAVAIL NUMÉRIQUE »

Par Stéphane HABER

Il est juste d'affirmer que, dans l'ensemble, les positions théoriques issues du mouvement ouvrier européen ont alimenté le désir illusoire de transformer la notion commune d'exploitation en un concept parfaitement rigoureux, dont la validité évidente pourrait même se constater et se mesurer empiriquement. Dans ce texte, j'opterai pour une orientation épistémologique beaucoup plus détendue. En passant de l'usage courant à l'usage savant, on n'échange pas de l'indignation morale contre de la connaissance rationnelle capable de faire taire l'adversaire politique. On ne passe pas de l'impression à l'objectivation. Comme toutes les catégories sociocritiques qui lui sont formellement apparentées (l'aliénation, la réification, la domination, l'oppression…), la catégorie d'exploitation, bien que claire dans sa signification centrale, bien qu'indispensable aussi (il se trouve que nous n'avons rien de mieux en réserve lorsqu'il s'agit de décrire un certain nombre de faits importants et des situations récurrentes), comporte en effet des éléments ou des aspects irréductiblement flous. On peut la définir, et ainsi lui faire correspondre des caractères typiques : il existe un certain nombre de conditions à partir desquelles il est sensé de parler d'exploitation. Mais on ne peut pas pour autant lui associer des critères univoques. On ne peut pas non plus la concevoir comme une réalité donnée indiscutable que l'observation savante n'aurait qu'à accueillir. Elle nous suggère plutôt une certaine façon faillible d'appréhender des parties ou des aspects du monde sociohistorique qui ne sont ni univoques ni même délimités par avance. Elle permet parfois d'interpréter judicieusement ce qui se passe à certains endroits, à un moment donné.

Si l'on revient sur les usages historiques et courants de la notion d'exploitation (des usages dont le marxisme dépend historiquement mais qu'il a aussi depuis un siècle et demi enrichis) en essayant de la rendre aussi nette et cohérente que possible, on constate qu'elle n'est d'ailleurs pas simple malgré sa clarté. Elle correspond à un agrégat de trois idées plutôt qu'à une seule. On parle d'exploitation lorsque l'on pense avoir affaire

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

1) à une rémunération intrinsèquement faible (par rapport aux besoins du travailleur), 2) à une rémunération comparativement inéquitable (parce que d'autres que le travailleur, qui parfois ne sont que des représentants inconsistants d'un système anonyme, bénéficient de l'essentiel du fruit des efforts de celui-ci) et 3) à des conditions de travail mauvaises et, en définitive, épuisantes. En droit, du point de vue d'une exigence analytique abstraite, il semble possible de distinguer ces trois dimensions. On peut d'ailleurs être très mal payé sans que personne n'en tire profit ou bien en échange d'une tâche passionnante effectuée dans des conditions satisfaisantes. Cependant, le fait est que ces trois éléments ont été et sont encore aujourd'hui fréquemment associés. On pourrait dire que quiconque utilise avec discernement (eu égard aux usages passés les plus intéressants et les plus spécifiques) la notion d'exploitation, dans laquelle résonnent des échos de ces trois phénomènes, fait tacitement le pari qu'ils se présentent d'un point de vue empirique comme solidaires les uns des autres. Autrement dit, il fait le pari qu'être mal payé pour son travail, être victime d'une répartition très inégalitaire des revenus engendrés par son travail, travailler dans des conditions pénibles qui conduisent à l'épuisement (trois maux qui restent d'ailleurs difficiles eux-mêmes à définir de façon précise et consensuelle) sont des expériences qui ont de fortes chances de se subir *en même temps* dans une société de classes. La notion d'exploitation, descriptive et dénonciatrice à la fois, a servi à attirer l'attention sur cette solidarité, sur ce recoupement, ainsi que son importance factuelle, et elle peut encore le faire. À quelles conditions ?

« TRAVAIL NUMÉRIQUE » : L'ÉMERGENCE D'UNE DISCUSSION

Nous partons de l'hypothèse selon laquelle la promotion de l'idée de « travail numérique » (*digital labor*) a permis d'attirer l'attention sur des phénomènes originaux qui invitent à élargir nos conceptions ordinaires du travail d'une façon plus satisfaisante que ne le suggère la problématique du « travail immatériel » ou du « travail cognitif »[1]. D'une part, le travail numérique désigne une réalité plus précise : il s'agit des activités qui se déroulent dans le cadre de collectifs (entreprises ou organisations) qui animent, enrichissent et entretiennent les contenus du *World Wide Web*, selon une définition minimale de ce qu'entendent les auteurs qui utilisent actuellement la catégorie de « *digital labor* ». D'autre part, le travail numérique apparaît comme l'un des principaux supports de la réinvention de l'exploitation que les évolutions techniques récentes ont rendue possible. Dans les façons de travailler que suscite le monde du numérique, on trouve en effet à la fois des éléments qui vont dans le sens d'une activité

1. Pour des approches classiques, voir par exemple Vercellone Carlo (dir.), *Sommes-nous sortis du capitalisme industriel ?* Paris, La Dispute, 2002, ou Moulier Boutang Yann, *Le Capitalisme cognitif*, Paris, Amsterdam, 2007.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

moins rigide ou moins hétéronome et des éléments qui vont dans le sens d'une confirmation de l'exploitation. En ce sens, l'émergence de l'idée de « *digital labor* » a exprimé et accéléré en même temps la fin du cycle historique qui avait vu, depuis le dernier tiers du siècle dernier au moins, un certain déclin culturel du thème de l'exploitation que la problématique du « travail immatériel » n'a pas réussi à contrarier : comme si l'exploitation appartenait à un monde dépassé ou ne relevait que d'une survivance résiduelle, à la marge des tendances les plus marquantes de l'époque actuelle. En réalité, découvre-t-on, il peut y avoir conjonction (et pas seulement articulation) entre extrême modernité et exploitation brutale.

C'est un article influent de Tiziana Terranova qui a élaboré le cadre général de la discussion et mis en avant le terme de *digital labor* : « Travailler pour l'industrie des *médias* numériques n'est pas aussi plaisant qu'on le fait croire, écrivait-elle. Les 'esclaves du Net' ['*netslaves*'] du *Webzine* éponyme se font de plus en plus rageurs quand ils parlent de l'exploitation qui règne dans leur métier, des rythmes de travail punitifs, de la précarisation impitoyable. Ils parlent de '*sweatshops* électroniques', 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7, se plaignent des semaines de 90 heures et du *management* inepte des nouvelles compagnies du monde des médias[2]. » Pourtant, au-delà de cette accroche initiale, au cœur de son analyse, Terranova se concentrait plutôt sur la notion de travail gratuit. Concrètement, le thème dominant était chez elle que la montée en puissance d'Internet reposait sur une énorme quantité de travail non rémunéré qui est fourni par le public (le *blogging*, les forums de discussion, la participation et l'exposition aux listes de diffusion…) pour la confection et l'entretien des sites Web comme pour la diffusion du courrier électronique. Les entreprises capitalistes en bénéficient latéralement. Derrière les netslaves, c'était donc le public qui fournissait l'essentiel du *digital labor*, essentiellement par la voie d'*un travail d'écriture*.

Avec ce motif, l'intervention de Terranova contribuait à un diagnostic original sur l'évolution actuelle du capitalisme. Prenons une œuvre philosophique classique de la fin de l'époque fordiste dans le monde occidental, *Théorie de l'agir communicationnel* de Habermas[3]. L'un des thèmes centraux du livre est qu'il existe à l'heure actuelle, chez les gens, d'immenses besoins d'échanger et de participer qui ne sont pas satisfaits, parce que les sociétés modernes ont accordé un privilège écrasant à des mécanismes de coordination ainsi qu'à des principes d'organisation qui court-circuitent systématiquement les voies où ces besoins pourraient se satisfaire. Ces mécanismes s'abritent sous l'autorité de l'État et bénéficient

2. Terranova Tiziana, « Free Labor : Producing Culture for the Digital Economy », *Social Text*, Duke University Press, 63 (Volume 18, Number 2), Summer 2000, pp. 33-58, p. 33 pour la citation.
3. Habermas Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel* (1981), Paris, Fayard, 1987.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

du prestige du Marché. Le développement de l'univers numérique prouve que ce diagnostic était exact. Entre autres choses, il montre à quel point la soif de savoir, d'interagir, de contribuer et de participer par la prise de parole était présente, à quel point elle était en puissance subversive à l'égard des institutions et des habitudes qui prédominaient jusque-là, à quel point elle n'attendait que des opportunités favorables pour s'étancher. Cependant, avec le *digital labor* (le travail numérique gratuit repéré par Terranova), c'est une étape historique supplémentaire, nullement anticipée par Habermas, qui se trouve franchie : une partie importante de ce qui a finalement permis à ces besoins de mieux se satisfaire depuis les innovations techniques liées à l'univers de l'informatique et d'Internet se trouve utilisée par les puissances dominantes et, finalement, rattrapées par le marché et le capitalisme. Comme le diront plus tard Hamid Ekbia et Bonnie Nardi[4], le développement technologique et scientifique le plus utile au capitalisme a en gros favorisé jusqu'à la fin du XXe siècle l'*automation* (les machines qui réduisent la place de l'intervention humaine). Il favorise aussi maintenant, en parallèle, l'*hétéromation*, c'est-à-dire des dispositifs qui appellent une intervention humaine soutenue (du moins pour ce qui concerne les aspects les plus superficiels de leur fonctionnement), impliquant les agents (selon de nouveaux modes d'adhésion et de consentement), leur offrant de fréquentes gratifications symboliques et affectives. De ce fait, la séparation entre travail et hors-travail s'estompe parfois, affaiblie par la polyvalence des ordinateurs qui peuvent servir à des fins infiniment variées.

LA FRAGMENTATION DES TÂCHES

Dans les années qui ont suivi la publication du texte de Terranova, la notion de *digital labor* s'est élargie au point d'en arriver à désigner, au-delà du travail d'écriture et des formes normalisées de prise de parole, l'ensemble composite des contributions involontaires et non-conscientes des internautes aux performances économiques des entreprises nées dans le sillage de la montée en puissance d'Internet[5].

L'argument général qui appuie cet usage étendu est transparent. Il évoque un univers de pratiques désormais familières au sein desquelles l'écriture (au clavier) perd sa centralité. En postant une quelconque vidéo sur YouTube, il est certain que l'on effectue un geste riche de significations, au sein desquelles la volonté sincère de don, de partage et d'échange peut trouver sa place. Mais il est certain aussi que l'on enrichit sans contrepartie autre que symbolique (du moins au départ :

4. Ekbia Hamid, Nardi Bonnie, *Heteromation, and Other Stories of Computing and Capitalism*, Cambridge, MIT Press, 2017.
5. L'ouvrage dirigé par Trebor Scholz (*Digital Labor. The Internet as Playground and Factory*, Londres, Routledge, 2012), qui a beaucoup contribué à la visibilité de ce nouveau champ de recherche, témoigne en partie de cette évolution.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

un système de rétribution peut se mettre en place en un second temps, la notoriété numérique peut avoir des effets économiques concrets) un site qui, devenant plus attrayant en partie grâce à une telle contribution, donc drainant un public plus large, incitera des annonceurs publicitaires à payer YouTube pour accroître leur propre visibilité et mobiliser cette denrée précieuse qu'est l'attention des consommateurs solvables. Et, au-delà, si une croyance collective se développe qui estime que ce processus d'accroissement apparemment autoalimenté est voué à se prolonger, le marché financier verra l'accroissement du prix des actions de YouTube, générant des revenus dans le groupe des actionnaires. Bref, dans ce cas, une cascade de revenus capitalistes a pour point de départ le geste de vidéastes et d'internautes livrant pour rien leurs compétences et leurs efforts, dans un système qui, même du côté du consommateur, peut donner l'impression d'être gouverné par un principe de gratuité très différent de celui qui a déterminé l'univers économique depuis les révolutions industrielles de ces deux derniers siècles. Prenons un autre exemple. Sur de nombreux sites, la lutte contre la fraude et le piratage passe par la résolution d'un test de déchiffrage fort simple inséré dans une boîte de dialogue qui se présente sous la marque « reCAPTCHA ». L'humain est censé en venir à bout aisément, par opposition à l'intelligence artificielle, encore en échec ici malgré la course de vitesse qui s'est engagée depuis quelques années. Or, les résultats agrégés de ces tests servent à faciliter les processus de numérisation des textes anciens initiés par Google Books (qui détient le plus grand corpus textuel au monde : autour de 25 millions de livres actuellement[6]) autrement dit par une société qui, très normalement, entend bien ou entendra bien rentabiliser sous une forme ou sous une autre l'investissement énorme que représente cette numérisation. Il s'agit d'abord en effet, classiquement, d'une librairie commerciale en ligne. Ici, quelque chose comme une microtâche non rémunérée, obligatoire et rentable pour une entreprise, s'impose dans notre quotidien de façon répétitive, bien que discrète.

On voit que dans cette nouvelle acception, post-terranovienne, la notion de travail digital, en plus de mettre en lumière la mobilisation du travail gratuit au-delà de l'écriture, sert également à prolonger la critique de la fragmentation des tâches (un thème majeur de la critique du capitalisme et de l'industrie depuis le XIXe siècle). Dans le monde numérique, la division du travail (et plus précisément, celle qui bénéficie directement au capital) s'étend bien au-delà des usines et des bureaux. Elle investit et remodèle en douceur des activités situées auparavant hors de la sphère de la production. Et elle suppose le consentement passif des consommateurs

6. https://en.wikipedia.org/wiki/Google_Books. Page consultée le 01.09.2017.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

et des usagers. Car les façons de participer en mode mineur au capitalisme ne s'identifient plus seulement au consumérisme aveugle (selon une des thématiques favorites de la critique sociale des années 1960-1970). Elles incluent désormais des activités anodines de la vie quotidienne, peu chargées d'affects et étrangères tant à la sphère de la production qu'à celle de la consommation, telles qu'on les comprenait classiquement : des activités qui relèvent de la participation involontaire à des tâches immanentes au « monde de la vie », mais que certaines entreprises capitalistes ont su organiser et développer. Avec le développement des moteurs de recherche, des réseaux sociaux et l'affinement des techniques publicitaires, un degré supplémentaire se trouve même franchi. C'est l'attention de l'internaute, indépendamment de toute intervention même minimale (le clic ou le commentaire) qui devient la forme première du consentement, l'activité minimale, de basse intensité, par laquelle l'individu s'empêtre de son plein gré dans la logique du capital.

La critique du travail numérique entendu comme travail gratuit d'entretien et d'alimentation du monde du Web atteint-elle sa cible ? Ce n'est pas certain.

Il faut dire tout d'abord que le travail gratuit (du travail domestique au bénévolat[7] en passant par le travail du consommateur[8]) joue un rôle massif dans le fonctionnement des économies contemporaines. Il semble donc difficile de caractériser la nouveauté historique du travail numérique par cet aspect précis, qui se retrouve ailleurs, et même d'une façon souvent plus nette. Il faut ensuite constater l'existence d'un mouvement progressif de professionnalisation et de contractualisation marchande de certaines interventions en mode mineur sur les sites Web, mouvement qui contredit l'idée qu'il s'agirait là par essence d'une nouvelle niche pour le travail gratuit. Par exemple, de nombreux sous-traitants de Twitter ou de Facebook sont désormais payés pour organiser la chasse aux contenus jugés indésirables. De même, on peut mentionner le phénomène des « fermes à clics », apparemment en plein développement dans certaines régions de l'Asie. Prenant appui sur le principe selon lequel la notoriété appelle la notoriété, des hommes d'affaire ou des hommes politiques (ce sont parfois les mêmes) paient pour que l'on visite en masse leurs sites ou leurs pages, pour que l'on y laisse des traces d'une consultation, par exemple grâce à des commentaires flatteurs, espérant ainsi provoquer des phénomènes d'adhésion mimétique, ou au moins d'intérêt médiatique. À l'inverse, dans certaines conditions, l'existence de contributions non rémunérées n'apparaît pas comme une anomalie. L'univers du Web – pensons au cas

7. Simonnet Maud, *Le Travail bénévole. Engagement citoyen ou travail gratuit ?* Paris, La Dispute, 2010.
8. Dujarier Marie-Anne, *Le Travail du consommateur*, Paris, La Découverte, 2008.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

de Wikipédia, fondé sur la libre contribution de tous – a aussi multiplié les opportunités pour réaliser les désirs de participer aux activités utiles de la vie collective autrement que sous la modalité de la vente de la force de travail. Entre l'utilisation camouflée des efforts ou des compétences d'autrui (le travail gratuit) et l'activité expressive ou communicationnelle volontaire, tout un écosystème dense se forme, à l'intérieur duquel il est difficile de faire passer des frontières nettes. Si elle peut l'être évidemment, la contribution spontanée et sans contrepartie n'est en tout cas pas *nécessairement* le signe d'une fausse conscience ou encore l'effet d'un piège tendu par les forces indomptées du capital. Bref, si le socle théorique de la mise en évidence du *digital labor* est constitué par la critique du travail gratuit, il est à craindre que cette catégorie n'ait qu'un pouvoir d'éclaircissement limité sur les mutations contemporaines.

RELATIVISER LE *DIGITAL LABOR* GRATUIT : EXPLOITATION ET SOUS-RÉMUNÉRATION

Fort heureusement, si l'on continue à suivre l'évolution de l'usage de l'expression « *digital labor* » au cours des dernières années, on rencontre des auteurs d'après lesquels la focalisation sur le travail gratuit de l'internaute, à l'honneur depuis le texte de Terranova, était illusoire. Pour ces auteurs, il s'agit d'un élément nouveau, intéressant, mais assez superficiel, de la conjoncture actuelle : plutôt une porte d'entrée pour le théoricien désireux de souligner l'originalité du néocapitalisme qu'un fait objectivement crucial. L'expression, à laquelle on continue souvent à faire confiance pour incarner la conscience de mutations économico-sociales importantes, devrait plutôt désigner, pensent-ils, des phénomènes plus amples et, d'une certaine façon, plus classiques du point de vue de l'histoire économique.

Nous évoquerons deux protagonistes bien connus des débats internationaux les plus récents autour de la question du capitalisme numérique, Christian Fuchs et Trebor Scholz. Ils ont pour projet commun la réévaluation du concept d'exploitation.

Fuchs utilise sans réserve le terme « *digital labor* ». Il s'impose selon lui dès qu'un travail socialement validé est fourni qui soutient et alimente les dispositifs nés de la diffusion d'Internet ou rendus possibles par elle. Mais Fuchs tient à ce que nous rétablissions une continuité entre les formes nouvelles de participation au monde numérique et le travail matériel tel qu'il existe depuis la première révolution industrielle. Bien sûr, le travail numérique gratuit, dont il devient de plus en plus clair avec les années qu'il ne constitue ni un phénomène isolé ni un phénomène premier, peut être contextualisé de diverses façons. Par exemple, il est devenu la condition du développement de la surveillance et de la collecte des données qui se situe

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

désormais au centre de l'activité de certaines entreprises autant que de certaines composantes de l'appareil d'État. Cependant, pour Fuchs, une perspective économique centrée sur le lien entre travail et exploitation demeure la plus pertinente. Autant que l'internaute ordinaire, l'adolescente chinoise qui travaille chez Foxconn, dans des conditions catastrophiques, sur les lignes de montage de l'iphone et l'ipad ou le technicien qui installe les câbles de fibre optique jusque chez l'internaute, etc., appartiennent à un même monde :

> Ces formes de travail (*labour*) […] sont toutes des types de *digital labour* parce qu'elles constituent des parties d'une force de travail collective qui est exigée par l'existence, l'usage et l'application des *médias* numériques. Ce qui les définit n'est pas un type commun d'occupation, mais l'industrie à laquelle elles contribuent et à l'intérieur de laquelle le capital les exploite. Le genre de définition (*digital labour*, travail virtuel) que l'on choisit, le degré d'inclusivité ou d'exclusivité qu'on leur prête, est d'abord une question de choix politique. L'approche privilégiée ici […] défend une compréhension large du *digital labour* qui entend [...] insister sur le caractère partagé de l'exploitation, sur le fait que le capital constitue l'ennemi commun d'un large ensemble de travailleurs et sur le besoin de mondialiser et de mettre en réseau les combats en vue de renverser la domination du capital[9].

Bref, il existe un nouvel écosystème de l'économie numérique, mobilisant de façon différenciée des formes d'activité de travail, qui devrait constituer la véritable échelle du raisonnement. Du point de vue de Fuchs, ce qui est en jeu, c'est la diversification des formes de l'exploitation du travail, dont le monde du travail numérique est désormais le terrain d'expression naturel.

Dans une veine assez proche, Trebor Scholz a tenté d'organiser les différents sens qui se sont au fil des années associés à l'expression-fétiche de « *digital labor* » pour leur donner une plus grande pertinence[10]. Mais chez Scholz, la volonté de retrouver au plus vite l'exploitation industrielle, paradigme inexpugnable chez Fuchs, disparaît. Les phénomènes déplaisants liés à l'absorption capitaliste de la sphère participative-communicationnelle ou à la parcellisation extrême des tâches, explique-t-il, ne doivent pas être oubliés, mais ne peuvent non plus être mis en avant de manière

9. Fuchs Christian, *Digital Labour and Karl Marx*, Londres, Routledge, 2014, p. 4.
10. Scholz Trebor, *Uberworked and Underpaid. How Workers Are Disrupting the Digital Economy*, Cambridge, Polity, 2016.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

trop insistante. C'est ici que le concept d'exploitation peut redevenir le fil conducteur de l'analyse – et même retrouver une nouvelle jeunesse. Car dans la typologie de Scholz, il existe un phénomène premier ou central, au sens où ses particularités saillantes permettent de rattacher un contenu très clair au concept de travail numérique et de donner une certaine cohérence au champ qu'il désigne. Or, ce phénomène est celui du travail sous-payé, qui, comme on l'a rappelé plus haut, est celui qui avait fait office de référence principale à l'idée moderne d'exploitation. L'idée de Scholz est que toute analyse du *digital labor* doit commencer par le cas des tâches faiblement rémunérées au bénéfice des grandes entreprises lucratives du monde numérique. De plus, cette sphère de travail, objectivement importante pour la vie économique, serait aujourd'hui celle qui voit se réaffirmer de la manière la plus nette et la plus forte la centralité du phénomène de l'exploitation et son dynamisme incontrôlé, à côté du salariat classique.

Dans l'histoire des conceptions sociales et économiques liées au marxisme, l'insistance sur les formes d'exploitation qui, à l'intérieur même d'une structure capitaliste, ne passent pas par le salariat statutaire propre au monde industriel développé, a joué un rôle secondaire, mais non négligeable. Marx lui-même, dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, semblait s'approcher de l'idée d'une exploitation subie par le paysan (du fait de l'endettement et de la pression fiscale), sans que l'on sache, cependant, si cette exploitation était analogue (dans ses mécanismes essentiels) à celle que subissait le prolétaire des usines d'Angleterre, ni si elle jouait un rôle notable dans la reproduction du système capitaliste lui-même. Dans les conceptions théoriques relevant du « féminisme matérialiste[11] », l'idée selon laquelle l'espace domestique forme le théâtre d'une exploitation *sui generis* s'est imposée plus franchement, s'articulant, dans certains de ses développements, à la revendication d'un salaire domestique capable d'assurer l'autonomie de celles que l'on rabaissait souvent au rang de « femmes au foyer[12] ». C'était là une manière concrète d'élargir la portée du concept d'exploitation : bien que restant le cas paradigmatique auquel on se référait constamment, le salariat de l'usine ou du bureau cessait d'être un phénomène incomparable. La diffusion du terme « *digital labor* » a sans doute exprimé la conscience grandissante du fait que, sous le néocapitalisme, des frontières tendent parfois à se redessiner ou à s'obscurcir. C'est le cas par exemple de la frontière entre le centre (le salariat industriel) et la marge (le travail non-rémunéré, le travail informel ou invisible) : de nouvelles formes de complémentarité fonctionnelle peuvent émerger. Néanmoins,

11. Delphy Christine, *L'Ennemi principal*, vol. 1, Paris, Syllepses, 1998, ou encore Hennessy Rosemary et Ingraham Chrys, (dir.), *Materialist Feminism*, New York et Londres, Routledge, 1997.
12. Toupin Louise, *Le Salaire au travail ménager. Chronique d'une lutte féministe internationale (1972-1977)*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2014.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

la hiérarchie des phénomènes reste claire. Pour Scholz, le travail mal rémunéré constitue la première forme du *digital labor*. C'est le phénomène à la fois le plus important factuellement (c'est lui qui, au quotidien, fait fonctionner et grandir Internet, devenu le système nerveux du capitalisme) et le plus net épistémologiquement. Dans le contexte d'un capitalisme néolibéralisé, financiarisé et digitalisé, il se trouve qu'il constitue aussi une forme remarquable d'exploitation. Il manifeste même la centralité de cette dernière, alors que les conceptions critiques les plus influentes de ces dernières décennies l'avaient délaissée.

Un nouveau choix d'exemples privilégiés découle de cette orientation théorique. Considérons le système mis en place par Amazon sous le nom de « turc mécanique », en référence ironique à un cas historique célèbre de mystification (où la machine cachait un homme). Pour y participer, ceux qui recherchent un travail (les *Turkers*) doivent avoir accès à un ordinateur, à une connexion Internet et posséder un compte en banque à partir duquel ils s'enregistrent sur le site Amazon Payments. Le système se présente comme un marché qui permet à des programmes informatiques de coordonner l'usage de l'intelligence humaine en vue de l'accomplissement de certaines tâches que les ordinateurs ne sont pas en mesure pour l'instant de réaliser. L'entreprise affirme donc ne procurer qu'un certain outil dont se saisissent ceux qui le souhaitent, lorsqu'ils le souhaitent. Mais il s'agit, en réalité, du point de vue des relations de travail, d'une externalisation très poussée : l'obtention des profits se détache ici de toute relation forte avec les travailleurs, et n'implique donc aucune sorte de responsabilité sociale. L'utilisateur, *via* une application spécifique, est par exemple invité à prendre une photo d'un produit commercial quelconque. Rapidement, en tout cas en moins de 24 heures, la photo se voit alors associée (et c'est là la tâche d'autres *Turkers*) à un produit du catalogue en ligne de l'entreprise. Si la photographie correspond à un produit du catalogue, le travailleur est payé 10 cents, mais ne reçoit rien dans le cas contraire.

S'appuyant sur de tels exemples, Scholz et certains théoriciens proches de lui peuvent préciser la définition de ce qu'ils entendent par travail numérique. Il ne s'agit pas seulement du travail caractéristique, par ses finalités et les moyens qu'il mobilise, de l'âge d'Internet, tel qu'il est organisé par les acteurs les plus influents de l'économie numérique. Observé plus finement, il se présente plutôt, écrit A. Casilli, comme « une contribution à faible intensité et à faible expertise mise à profit via des algorithmes et des fouilles de données[13] ».

13. Casilli Antonio A., « Digital Labor : Travail, technologies et conflictualités » in Cardon Dominique et Casilli Antonio A., *Qu'est-ce que le Digital Labor ?*, Paris, INA Éditions, 2015, p. 2.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

LE SECOND CERCLE

Dans la typologie de Scholz, un second cercle est constitué par un travail faiblement rémunéré, modelé, du fait de ses méthodes et de ses fins, par la médiation numérique, mais qui n'est pas sans précédent dans le monde pré-numérique. Prenons comme exemple les sites d'information dont la finalité consiste surtout à produire des revenus publicitaires, proportionnels au nombre de visites. Ces sites sont alimentés (comme chez Demand Media) par des *content farms* qui n'emploient aucun journaliste, mais rémunèrent (entre 25 et 30 dollars) des fabricants d'articles (il y en a environ 7 000) dont les titres sont générés automatiquement grâce à des algorithmes, en vue de la plus grande popularité possible. Le site 99designs a, quant à lui, un *pool* de 200 000 illustrateurs enregistrés. Lorsqu'une entreprise ou une institution se met à la recherche d'un logo, elle fait appel à 99designs et reçoit, en moyenne, une centaine de propositions. Mais seul le *designer* dont le travail est retenu par l'entreprise ou l'institution en question est rémunéré (180 $).

De tels phénomènes ne sont pas absolument spécifiques. Le personnage du tâcheron est tout sauf une nouveauté de l'histoire économique. Et le fait que, sur un marché très concurrentiel, un employeur en position de force puisse tirer les marrons du feu en rémunérant au minimum des sous-traitants ou des travailleurs occasionnels n'est, lui non plus, ni neuf ni caractéristique de ce que permet le monde d'Internet. Cependant, ce qui, du point de Scholz, est intéressant, c'est l'extension du domaine de ces tâches : elles semblent vouées à se développer de façon importante, à occuper une place grandissante dans le champ des activités rémunérées. Bref, les dispositifs techniques et économiques qui favorisent, sur une grande échelle, des activités discontinues et faiblement rétribuées semblent devenus, en comparaison avec l'époque que l'on a souvent qualifiée de « fordiste », bien plus prégnants, bien plus cruciaux. Ils dessinent dans l'univers économique actuel, à l'échelle mondiale, des lignes de force qui rejoignent des phénomènes typiques du néolibéralisme, comme la commercialisation accrue de domaines nombreux de la vie sociale et l'extension du champ de la concurrence marchande qui s'ensuit.

Une telle conclusion ramène au fait que les conditions de validité du concept marxien d'exploitation, tel qu'il est mis en œuvre dans le Livre I du *Capital*, semblent, d'un point de vue historique, assez restrictives. Certes, Marx dispose d'un cadre général et ouvert pour appréhender la spécificité du capitalisme. Ce cadre, c'est l'idée selon laquelle, si toutes les sociétés de classes reposent sur l'appropriation organisée des fruits du travail, le capitalisme se distingue de façon tranchante par l'originalité des mécanismes de cette appropriation. Ils sont plus insidieux, explique Marx,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

à la fois en raison de leur invisibilité (tout passe par le marché du travail, excluant la force brute et la contrainte ouverte, qui est la règle ailleurs), et ils sont en mutation perpétuelle. En effet, la tendance à allonger le temps de travail et à intensifier l'activité de travail présente des formes variées, que distingue Marx dans les sections III, IV et V du Livre I[14]. Il y établit que la tendance en question se réinvente régulièrement, à la fois pour contrer les luttes ouvrières et pour se saisir des opportunités offertes par les progrès techniques. Le problème est que *Le Capital* développe ces thèmes puissants en *présupposant apparemment* que c'est le travailleur industriel à plein temps, soumis à une discipline d'atelier omniprésente, attaché à des machines qui lui sont imposées par un système aveugle, qui est paradigmatiquement concerné. On peut dire du moins que le texte favorise par sa construction même l'hypothèse selon laquelle cette originalité *se résume finalement* à ce qui se passe dans le cas de la subsomption réelle, achevée, du travail, c'est-à-dire, concrètement, dans le cas de la grande usine moderne. Cette orientation téléologique paraît corroborée par le fait que le chômeur, quant à lui (il en est bien question dans le Livre I, puisque la possibilité du chômage forme aussi un aspect du statut de prolétaire), semble plutôt exclu et réprimé, ce qui est autre chose que d'être exploité. Bien sûr, historiquement, l'idée que c'est à l'usine (ou même plus généralement dans les grandes organisations « modernes ») que l'on peut observer ce que sont le travail et l'exploitation concrètement mis en œuvre n'a rien d'une lubie. Elle correspond à des traits profonds de la période qui s'est ouverte avec la révolution industrielle. Mais elle comporte des limites que certaines évolutions contemporaines permettent d'apercevoir clairement.

Les exemples mis en exergue par Scholz s'avèrent ainsi intéressants du point de vue de l'histoire du capitalisme. On pourrait certes décrire le phénomène dont il s'agit du point de vue d'une conception de l'histoire plutôt linéaire : à l'âge du capitalisme financiarisé, la firme abolit la frontière entre l'intérieur (l'organisation du travail, la structuration de la subordination salariale) et l'extérieur (le marché sur lequel elle écoule ses produits) – le travail est rabaissé au statut d'un rapport contractuel ou quasi contractuel léger, proche de celui qui peut exister entre une marque et un consommateur. Mais on peut aussi prendre les choses autrement. Il y a ainsi une mélancolie qui émane de certains passages de l'ouvrage récent de Scholz. Le capitalisme de plateforme est peut-être en train de changer la donne, dit-il. Bien sûr, les plateformes ont encore besoin de travail digital au sens étroit : des gens doivent bien concevoir puis entretenir les applications et les algorithmes. Mais il se pourrait, suggère Scholz que, au regard des évolutions les plus récentes, le *digital labor* n'ait en quelque

14. Marx Karl, *Le Capital*, Livre I, Paris, Puf, « Quadrige », 1993.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

sorte représenté qu'un bref détour de l'histoire : qu'il n'ait fait que préparer le terrain sur lequel s'épanouissent désormais les nouvelles sources de revenus caractéristiques du capitalisme de plateforme, contemporain de la généralisation du *smartphone*. On le voit lorsqu'il s'agit par exemple de louer ses biens (son appartement ou sa voiture) ou bien de réaliser des activités de service occasionnelles (la livraison, le transport de particuliers, la cuisine, le bricolage…).

Dans tous ces cas, peuvent apparaître parfois de nouvelles formes de travail (ne serait-ce que celui qui consiste à apprêter sa résidence pour une occupation locative occasionnelle) et de nouvelles formes d'exploitation (s'il s'avère que ce genre de travail implique des tâches épuisantes ou/et des rétributions manifestement injustes). Bien sûr, ce capitalisme de plateforme que Michel Bauwens[15] qualifie de *netarchique* – parce qu'il concentre son activité sur la captation de la richesse née des interactions immanentes aux réseaux – hérite de certains aspects de l'histoire passée du monde industriel (à commencer par l'existence de très grandes entreprises opérant à l'échelle mondiale). Il s'agit même, en dernier ressort, d'une nouvelle façon d'instrumentaliser la coopération qui se situe dans le prolongement des faits autrefois analysés par Marx[16]. Ce n'est pas un retour pur et simple au monde d'avant l'usine, à l'artisanat ou à la production domestique. Simplement, ici, l'actionnaire ou le haut dirigeant bénéficie plutôt de la position d'un rentier qui se borne à mettre en relation le client et le travailleur, selon le principe d'une entreprise court-termiste soulagée non seulement de toute responsabilité à l'égard des travailleurs et de la société en général (ce dont témoigne les pratiques, apparemment généralisées dans cette sphère, d'évasion fiscale), mais aussi de toute vraie obligation d'investir. Car Uber ne contribuera pas aux mutations souhaitables de l'industrie automobile, pas plus qu'Airbnb au développement de l'infrastructure hôtelière ou à la valorisation du bâti urbain. On a plutôt affaire à un parasitage élargi du capital et du patrimoine existant, des environnements constitués et des compétences socialement acquises. Or, cette évolution marque bel et bien le retour au-devant de la scène du travailleur indépendant, possédant au moins partiellement ses outils de travail – celui-là même que Marx ne voyait que comme un lointain précurseur du prolétaire des usines modernes. L'idée d'une histoire non linéaire du capitalisme, dans laquelle la succession linéaire des « phases » macroscopiques n'exclut pas la persistance et même le retour d'éléments

15. Pour ce concept, voir par exemple Kostakis Vasileios et Bauwens Michel, *Network Society and Future Scenarios for a Collaborative Economy*, Londres, Palgrave, 2014.

16. Scholz parle ainsi de la tonte des foules (*crowd fleecing* : on pourrait aussi parler de *l'art de plumer les multitudes*). C'est pour lui le résultat d'une « réorganisation du travail marquée par l'incertitude temporelle, qui a supplanté le modèle de l'emploi associé aux protections sociales dont bénéficient les travailleurs. Volés de leur salaire, soumis à la dérégulation, à la densification du travail, à une surveillance sans précédent, les travailleurs sont absorbés dans les algorithmes des propriétaires de plateformes ; ils disparaissent derrière le lourd rideau de l'Internet » (Scholz Trebor, *Uberworked and Underpaid, op. cit.*, p. 125).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

apparemment archaïques ou dépassés, s'en trouve renforcée. Ce n'est pas partout vérifié dans le monde du travail numérique, mais ça l'est souvent.

Finalement, le *digital labor* sous-payé, celui du *turker* ou du cliqueur professionnel, par exemple, n'aura peut-être été qu'un signe avant-coureur de cette répétition historique aux conséquences potentiellement vastes – un terrain d'expérimentation progressivement banalisé, absorbé, pour une exploitation du travail désormais en état permanent de métamorphose et de différenciation. Celle que subit le salarié classique analysé par Marx y coexiste avec ce qui peut parfois se passer, en termes d'injustice dans la distribution, d'insuffisance des rémunérations ou d'épuisement, dans des activités précaires et occasionnelles. Bref, plusieurs méthodes pour exploiter le travail des gens, plusieurs genres d'expériences de l'exploitation (et donc de résistance à celle-ci) vont désormais cohabiter, s'entrelacer, sans hiérarchie claire. Parallèlement, du point de vue de l'histoire des idées, on peut dire que tout se passe comme si les discussions autour du travail numérique avaient surtout servi, par une sorte de ruse de la raison, à remettre sur le devant de la scène le motif sociocritique de l'exploitation, mais aussi à faire prendre conscience des nouvelles contraintes qui pèsent sur son usage : son dynamisme et sa malléabilité doivent être prises en compte d'emblée. Après le grand récit téléologique de l'avènement de la forme normale-normative du travail exploité sous la contrainte capitaliste (Marx), après l'idée qu'il faut s'attendre à une nette polarisation entre les formes centrales et les formes périphériques du travail exploité (Wallerstein[17]), par exemple entre salariat et travail contraint, vient un nouveau thème : le thème d'un travail diversifié et d'une exploitation qu'il faut être prêt à saisir sous des traits imprévus, avec le retour en force du travailleur indépendant comme phénomène emblématique. Le « moment » du *digital labor*, celui où il a bénéficié d'une attention publique et critique considérable et peut-être excessive, car trop décontextualisée, nous aura au moins appris à mieux voir cet aspect de la réalité.

CONCLUSION

Nous terminerons par deux brèves observations, l'une spécifique, et l'autre plus générale.

1. Séduisante, intrigante, souvent capable de nous inciter à regarder au bon endroit (en l'occurrence dans « l'antre secret de la production[18] » de ce qui se passe sur Internet), la notion de « travail numérique », telle qu'elle a été utilisée depuis une quinzaine d'années, comporte de franches limites. Ainsi, elle incite à isoler, peut-être du fait d'un certain technocen-

17. Wallerstein Immanuel, *Le Capitalisme historique*, Paris, La Découverte, 2002.
18. Marx Karl, *Le Capital*, Livre I, op. cit., p. 197.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

trisme, quelques phénomènes économiques de leur contexte réel (travail domestique, travail du consommateur, travail bénévole…). De même, elle encourage sans doute à surévaluer l'originalité de certaines tâches et de certains métiers nouveaux, au détriment d'un regard plus transversal sur les transformations induites par les dispositifs techniques de l'ère numérique, qui sont nombreuses, ambivalentes (elles peuvent parfois favoriser l'autonomie et la coopération non-hiérarchique[19]) et concernent des secteurs d'activités très variés. Mais cette notion semble surtout manquer d'une signification précise. De quoi parle-t-on exactement ? Du travail gratuit ou du travail mal rémunéré effectué par les nouveaux tâcherons du Net ? Des activités ordinaires de l'internaute-consommateur ou du spécialiste de l'intervention ciblée sur les sites de commerce et d'information ? Ou bien simplement des techniciens qui élaborent et entretiennent les différents outils du Web ? Après tout, utiliser un moteur de recherche, poster une vidéo sur YouTube, *liker* sur un réseau social, construire un site ou une application, photographier un produit pour Amazon, cliquer pour faire croire à la popularité de tel personnage public ou de tel site commercial, organiser une campagne d'information ou de désinformation, utiliser une application pour pouvoir livrer des repas à des particuliers, etc., tout cela ne revient pas au même. Tout cela n'occupe pas non plus la même place dans l'espace que dessine notre vision spontanée de ce qu'est le « travail ». Pourtant, dans la littérature académique, journalistique ou militante, le terme « *digital labor* » a pu être pareillement employé pour les désigner, alors qu'un simple air de famille les réunit. Au fond, quiconque travaille en dehors de la configuration du salariat fordiste en passant beaucoup de temps devant l'écran d'un ordinateur connecté à Internet peut prétendre au statut de travailleur numérique. Cette diversité ne rend pas le concept illusoire, ni n'en fait l'expression d'une vaine tentative pour courir après une réalité économique et technique qui échappe à force de se renouveler sous nos yeux à un rythme accéléré. Il y a bien quelque chose qui se passe, qui est de nature à infléchir notre façon de comprendre le « travail » et l'« exploitation » en général, en même temps que notre évaluation des faits les plus caractéristiques du néocapitalisme. Parler de travail numérique ne fut pas la pire façon d'aborder tout cela. Elle continue de permettre de se référer à des métiers émergents et à des pratiques nouvelles d'une manière qui affine notre regard.

2. Qu'est-ce que le classicisme en matière de théorie sociale critique ? On peut le définir par une double confiance. D'une part, on y fait confiance à une certaine catégorie sociocritique particulière (par exemple la domination, l'aliénation ou l'exploitation), que l'on favorise, pour guider l'analyse

19. Voir Flichy Patrick, *Les Nouvelles frontières du travail à l'ère numérique*, Paris, Seuil, 2017.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France

du monde présent. Et, d'autre part, on y fait confiance à la réalité sociale pour faire apparaître, dans certaines de ses composantes, des phénomènes si nets qu'ils justifient par l'évidence la validité de cette même catégorie d'élection : c'est à leur propos que la pertinence de la catégorie est censée se révéler. C'est ainsi que procède le jeune Marx en parlant d'aliénation, le Marx du *Capital* avec l'exploitation, Bourdieu avec la domination, etc. La réflexion sur les avatars de la notion de *digital labor* permet d'apercevoir les contours d'une situation postclassique, moins sûre de soi, plus tâtonnante, plus à la mesure d'un monde confus. D'un côté, aucune catégorie ne peut plus prétendre sérieusement au monopole, ni même à l'hégémonie. C'est ainsi que l'exploitation numérique, quand elle existe, peut s'avérer solidaire d'effets d'aliénation (au sens de la dépossession des moyens de déterminer par soi-même les conditions et les fins de l'activité, une dépossession qui débouche sur l'emprise grandissante du mécanique et de l'anonyme). Ces deux aspects doivent être approchés conjointement. De l'autre côté, on peut renoncer à l'idée selon laquelle il existerait des manifestations absolument privilégiées ou paradigmatiques, proches du type pur de ce qu'est pour la pensée l'exploitation *en soi* ou l'aliénation *en soi.* L'ambiguïté, la fragmentation et l'instabilité étant devenues la règle, il faudra faire avec si l'on entend explorer l'univers des réalités bigarrées que cherche, non sans raison, à rassembler le vaste concept de « capitalisme ». ■

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 86.241.153.161 - 26/03/2018 14h37. © Presses Universitaires de France